

LE TEMPS

cinéma Lundi 30 janvier 2012

De Scorsese et Eastwood jusqu'à Nelson Mandela

Par Norbert Creutz

Film plus qu'utile, le documentaire «Réconciliation» retrace puissamment la fin de l'apartheid. Rencontre avec son auteur, Michael Henry Wilson

Comment un historien du cinéma en vient-il à réaliser un documentaire sur la fin de l'apartheid en Afrique du Sud? C'est cette énigme qui s'impose à vous en rencontrant Michael Henry Wilson, 65 ans, la dégaine toujours juvénile. Il parle aussitôt des primaires républicaines qui se jouent en ce moment aux Etats-Unis. Un intérêt pour la politique, donc. Mais son véritable vivier reste la cinéphilie. Avec, sur le tard, une envie de passer de l'autre côté de la caméra. Toujours modestement, au service d'une cause.

«Le déclic a eu lieu en 1996, quand j'ai réalisé un «making of» du Kundun de Martin Scorsese», se souvient-il, de passage à Genève pour présenter quelques films de Clint Eastwood aux Cinémas du Grütli. «L'idée était de voir comment ce catholique new-yorkais se débrouillerait transplanté en terrain bouddhiste. En rencontrant des conseillers religieux sur le tournage, au Maroc, j'ai compris que je devrais aussi parler du Tibet et aller interviewer le Dalaï-Lama à Dharamsala. Du coup, A la recherche de Kundun est devenu un film qui imbrique les deux aspects.» Lorsqu'il évoque devant le Dalai-Lama son intérêt pour «l'esprit de réconciliation», celui-ci lui conseille aussitôt d'aller parler à Nelson Mandela et Desmond Tutu. Il envisage alors une série documentaire pour la télévision, dont le Tibet et l'Afrique du Sud ne seraient que deux étapes, mais ne trouve pas les financements nécessaires. Ce n'est pas la première fois...

Mais reprenons au début. Né d'un père Américain et d'une mère Française à Boulogne-Billancourt, en 1946, Michael Henry Wilson est un enfant de la Libération, et donc d'une première réconciliation. Adolescent, à 13 ans, il subit le double choc d'une réédition de Citizen Kane - qu'il voit deux fois d'affilée - et de Hiroshima mon amour. C'en est fait de lui: il sera cinéphile. Il se met à dévorer les Cahiers du cinéma «auteuristes» des années 1960 et clôt ses études par une thèse sur le cinéma expressionniste allemand, publiée en 1971. Il est alors contacté par Michel Ciment, le nouvel animateur de la revue Positif, qu'il rejoint d'autant plus facilement que les Cahiers post-68 ont viré les maoïstes et ne parlent plus guère de cinéma. Depuis, il est resté un collaborateur régulier.

«Mes mentors en cinéma ont été Henri Agel, un très grand pédagogue, et Michel Ciment», reconnaît plein de gratitude celui qui publiera des livres consacrés à Raoul Walsh, Jacques Tourneur, Martin Scorsese et Clint Eastwood. Pour gagner sa vie, il enseigne à l'université, tâte du secrétariat de rédaction, puis devient secrétaire général de l'Association des producteurs de films et le bras droit du légendaire producteur Anatole Dauman (Argos Films). A Positif, il signe Michael Henry et s'abstient d'écrire sur le cinéma français «pour éviter les conflits d'intérêts». Excellent interviewer, il devient très naturellement le spécialiste du nouveau cinéma américain et commence à se rapprocher de ses auteurs, de Robert Altman et Sydney Pollack à Michael Cimino et Joe Dante.

En 1974, il visite le tournage de Nashville et sympathise avec un jeune assistant, Alan Rudolph, futur

cinéaste dont il restera proche, jusqu'à rédiger des scénarios avec lui. La même année, un entretien d'un quart d'heure prévu avec l'auteur de *Mean Streets* s'achève trois heures plus tard et donne naissance à une autre amitié. C'est Martin Scorsese qui le conviera outre-Atlantique pour s'occuper d'une série TV dans laquelle des cinéastes rendraient hommage à un maître. Mais à peine débarqué à Los Angeles, en 1982, que le projet s'écroule, suite au retrait de son producteur. «Un projet sans doute arrivé trop tôt», reconnaît-il.

Malgré tout, Michael Henry Wilson s'établit alors en Californie, devenant correspondant de Positif puis sélectionneur du Festival de Deauville, où il contribue à révéler des cinéastes tels que John Sayles ou les frères Coen. Il passe enfin derrière une caméra avec le documentaire *Hollywood Mavericks* (1990) et en cosignant *A Personal Journey with Martin Scorsese Through American Movies* (1995), le fameux testament cinéphile de son ami.

Et Eastwood, au fait? «C'était en 1984, au moment de *La Corde raide*, quand Clint était en train de se transformer de superstar en super-auteur. Son premier grand défenseur en France, Pierre Rissient, m'a chargé d'un grand entretien pour accompagner une série de rétrospectives. J'ai passé une journée avec lui et cela lui a beaucoup plu de pouvoir parler pour une fois de cinéma plutôt que de sa vie de star. Depuis, nos rencontres sont devenues une sorte de rituel, tous les deux films environ. Au moment de *Million Dollar Baby* – son film que je préfère – je l'ai contacté pour réaliser un documentaire. Il a décliné, considérant que ce tournage très intime ne pouvait accueillir une seconde équipe. Mais cela s'est finalement fait au moment du diptyque *Mémoires de nos pères/Lettres d'Iwo Jima* pour devenir *Clint Eastwood, le franc-tireur*, en 2007.»

Eastwood ne fait d'ailleurs pas qu'apparaître dans son film suivant, *Reconciliation: Mandela's Miracle*. Il en a été le déclic, lorsqu'il s'est attelé à la réalisation d'*Invictus* pour l'acteur Morgan Freeman qui y incarne Mandela. Le projet de série de Michael Henry Wilson se transforme alors en un film sur le leader de l'ANC, l'apartheid et le processus de réconciliation en Afrique du Sud. Pour combler l'absence d'images de la fameuse Coupe du monde de rugby, trop chères, il s'appuie sur sa reconstitution par Eastwood. Mandela étant trop âgé et diminué, il opte pour un portrait réfracté à travers une trentaine de témoins, dont l'ex-président Frederik de Klerk. «Il nous a fait une démonstration brillante de comment on négocie entre ennemis intraitables!»

Le film est achevé depuis un an déjà, son seul regret est qu'il n'ait pas assez circulé. «En Afrique du Sud, 50% de la population a moins de 20 ans et ne connaît même plus cette histoire. Mandela est pour eux une figure aussi lointaine que Lincoln pour les Américains! Mais j'ai encore bon espoir que des télévisions finiront par le diffuser.»

LE TEMPS © 2012 Le Temps SA